

vail en commun doivent préparer la future grandeur de la Nouvelle France. Mais dans cette association fraternelle de l'agriculture et de la colonisation, l'agriculture est la sœur aînée, ce sont ses charmes, ses séductions, ses promesses, la confiance qu'elle inspire, les avantages qu'elle assure, qui lieront sa cadette à sa destinée. En d'autres termes, la colonisation agricole n'est possible, ou du moins n'est susceptible de durée et d'extension que si les immigrants ont l'espoir fondé de trouver, dans l'agriculture et par l'agriculture, la réalisation de leurs justes ambitions, c'est-à-dire le bien-être et l'aisance. Et pour amener des colons, nous ne pensons pas, messieurs, qu'il suffise de dire aux paysans du vieux monde : "Expatriez-vous et venez cultiver notre sol."

Pour aider à la colonisation, pour décider les cultivateurs français, belges, allemands et autres à partir en grand nombre, et à apporter au Canada leur énergie, leurs efforts et leurs rêves d'avenir, il serait bon de leur retirer autant que possible les grosses pierres du chemin. Il serait désirable que ces immigrants sachent qu'ils trouveront à leur arrivée au pays d'adoption, pour eux ou pour leurs fils déjà grands, des écoles d'agriculture où ils seront reçus à bras ouvert. Ils y apprendraient les exigences culturelles auxquelles ils vont être assujettis dans cette contrée qui leur était inconnue, les obligations auxquelles les astreint un climat différent du leur, les conditions économiques dont ils doivent désormais tenir compte, etc., etc.

Grâce à cet enseignement, ils éviteraient les tâtonnements et les erreurs et marcheraient à pas sûrs dans la voie qu'ils ont choisie.

On me dira peut-être que les anciens colons n'ont pas eu besoin de tant de choses. Je reconnais que nombre d'entre eux sont arrivés au succès grâce uniquement à leur courage infatigable et à leur intelligence.

Mais nous devons ajouter qu'il en est d'autres qui ont été moins heureux. D'ailleurs, alors même que tous auraient réussi, s'en suit-il qu'il soit sage d'imposer les mêmes épreuves aux immigrants d'aujourd'hui. Ne vaut-il pas mieux, n'est-il pas plus habile de leur faciliter la tâche par tous les moyens à notre disposition.

Souffrez, messieurs, que je vous cite quelques phrases extraites d'un compte rendu que je lisais ces jours-ci.

Le grand agronome, M. Louis Grandeau, était délégué par le ministre d'agriculture de France, au printemps dernier, pour le